



Extrait de :

## Québec, ville et capitale

Collection Atlas historique du Québec,  
Les Presses de l'Université Laval, 2001.

Troisième partie : Une ère de contrastes  
Deuxième chapitre : L'essor du XX<sup>e</sup> siècle  
Matthew Hatvany ; traduction de Béatrice Olive,  
« L'expansion urbaine », p. 276-277.



**L'UNIVERSITÉ LAVAL EN 1952, DURANT SA DERNIÈRE DÉCENNIE DANS LE VIEUX-QUÉBEC.**

Archives nationales du Québec, Paul Carpentier, 1952, E6, S7, P90399. Pendant 300 ans, un des plus anciens établissements d'éducation du Nouveau Monde avait pignon sur rue à cet endroit, mais il a été déplacé en banlieue dans les années 1960, en raison de l'augmentation rapide du nombre d'étudiants et du besoin de nouvelles installations.

**NOUVEAU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL À SAINTE-FOY.**

Archives de la Ville de Québec, William Bertrand Edwards, 1968, négatif n° 24173.



**LA FIN DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**

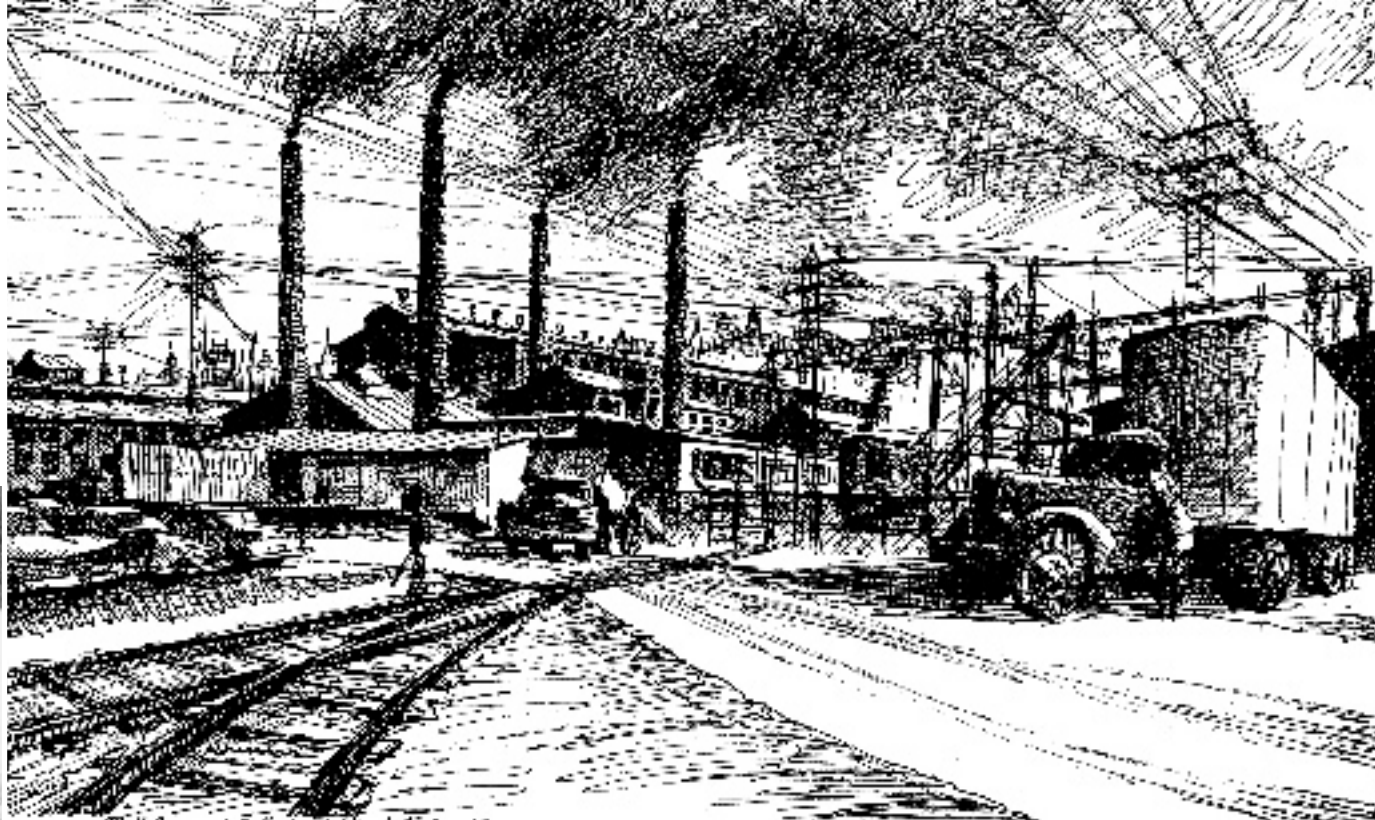
Les origines de l'Université Laval remontent à la Nouvelle-France, quand les jésuites y fondèrent un collège en 1635. En 1852, la reine Victoria accorda à l'établissement une charte confirmant son statut de première université francophone d'Amérique du Nord. De 1635 jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'Université Laval fut installée dans une série de bâtiments néoclassiques autour de l'ancien collège des Jésuites, dans le Vieux-Québec. L'architecture du campus était un véritable monument célébrant la tradition, la culture et la philosophie françaises en Amérique. De ses débuts jusqu'aux années 1930, l'Université demeura petite, avec un nombre d'étudiants inférieur à 1 000. Après la Seconde Guerre mondiale, cependant, l'université connut une rapide augmentation de sa population étudiante, atteignant presque 400 %, avec près de 3 000 étudiants au milieu des années 1950. Les décennies suivantes, marquèrent la poursuite d'une augmentation spectaculaire : jusqu'à la fin des années 1980, les inscriptions culminèrent à plus de 35 000. Conséquence de cette croissance sans précédent : l'Université quitta ses installations exigües du Vieux-Québec pour la banlieue ouest de la ville, relativement inoccupée. On ouvrit un nouveau campus sur un site de 179 hectares à Sainte-Foy. On troqua ainsi l'un des campus universitaires les plus anciens et les plus prestigieux du Nouveau Monde, porteur d'une tradition, d'une culture et d'un patrimoine universitaires fort riches, contre un ensemble spacieux et fonctionnel, conçu dans une optique de recherche — guère différent des centaines de nouveaux campus qu'on construisait alors à travers toute l'Amérique du Nord. En 1988, l'Université retourna à son berceau, quand l'École d'architecture se réinstalla dans ses anciens quartiers du Vieux-Québec, mais ce retour était symbolique, puisque le cœur de l'Université restait à Sainte-Foy. Le développement physique de l'Université Laval, au milieu et à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, son départ du centre-ville pour les espaces plus fonctionnels des banlieues, et son retour symbolique au cœur de la ville à la fin des années 1980, représentent, à une petite échelle, les mouvements de la population : migration vers les banlieues des années 1960, puis retour symbolique d'un plus petit nombre de personnes dans les années 1990.

Entre 1901 et 1971, la population de Québec a plus que doublé, passant de 69 000 à 186 500 habitants, avant de retomber à 167 500 habitants en 1991, conséquence

de la migration des habitants vers les banlieues. Jusqu'à la fin des années 1960, on pouvait diviser géographiquement Québec en trois zones : la basse-ville, la haute-ville et la plaine de la rivière Saint-Charles. Jusqu'à cette époque, la plus grande partie de la croissance de la population se concentra dans les deux extrémités de la métropole, à l'ouest dans le quartier Montcalm, et au nord sur la plaine de la rivière Saint-Charles, en particulier à Limoilou. La Seconde Guerre mondiale amena un rapide développement de l'industrie dans la plaine de la rivière Saint-Charles, développement qui se poursuivit après la guerre, sous les auspices du commissariat à l'industrie de la ville. En plus des industries traditionnelles de la chaussure, du textile et du papier, qui florissaient dans la ville depuis le début du siècle, le commissariat à l'industrie délimita après la guerre huit nouvelles zones industrielles, situées le long des voies de chemin de fer qui parcouraient le territoire de Québec. La ville dépensa des sommes considérables pour promouvoir ces zones, en acquérant, par exemple, l'arsenal de guerre de Saint-Malo pour étendre un domaine industriel dont l'atout principal résidait dans l'abondance et le faible prix de l'hydroélectricité. Entre 1945 et le début des années 1950, 75 nouvelles entreprises industrielles s'installèrent à Québec, assurant près de 5 000 nouveaux emplois — plus de la moitié de tous les emplois étant concentrés à Saint-Malo.







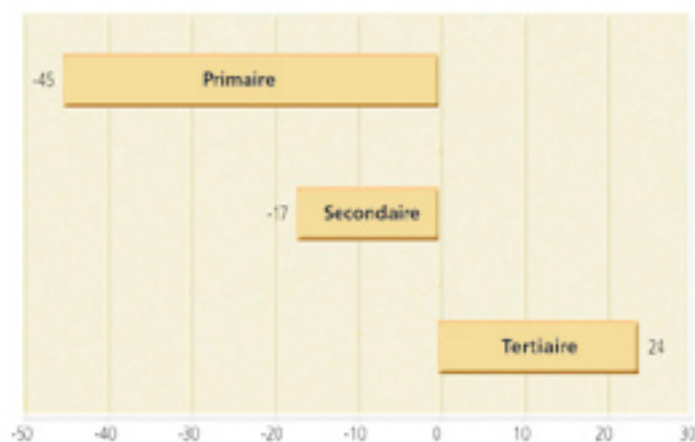
LA ZONE INDUSTRIELLE DE SAINT-MALO, VERS 1960.  
Archives nationales du Québec, P547, DL 431 Q12, P2.

En dépit de ces efforts pour développer l'activité industrielle, l'économie de la ville ne s'est jamais vraiment diversifiée et elle est, encore aujourd'hui, dominée par la fonction publique gouvernementale, qui emploie à elle seule 35 % de la population active. La structure de l'économie de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle est de type tertiaire : elle est orientée vers les activités gouvernementales, les transports, le monde de la finance et le tourisme. Le secteur des industries de transformation n'est que modestement

implanté dans la ville, la plupart des entreprises industrielles comptant moins de 50 employés chacune. La plus grande partie de l'industrie de la fin du XX<sup>e</sup> siècle repose encore sur des bases anciennes et continue à privilégier l'imprimerie, l'agro-alimentaire et le textile. Tandis que la ville connaissait une croissance globale de l'emploi de 16 % entre 1971 et 1981, on enregistra un déclin considérable de la production industrielle, allant jusqu'à 55 % dans des secteurs comme la chaussure, et une chute de 17 % des offres d'emplois dans le secteur secondaire. Comme dans beaucoup de villes de l'est de l'Amérique du Nord, ces pertes furent en fin de compte compensées par une croissance considérable de l'activité tertiaire, qui atteignit 25 % (Figure 2).



**FIGURE 2**  
**Variation en pourcentage d'emplois, 1971-1981,**  
**par secteurs d'activité économique**



Source : Québec en chiffres.

DES OUVRIÈRES AU TRAVAIL DANS L'USINE DE LA DOMINION CORSET DE SAINT-ROCH EN 1957 — UN SECTEUR EMPLOYANT À CETTE ÉPOQUE UNE MAIN D'ŒUVRE NOMBREUSE À QUÉBEC.  
Archives nationales du Québec, E6, S7, P197-57-1.